

Brèves littéraires

Brèves

Hôtel Amazonia

Joël Des Rosiers

Numéro 51, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5486ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Des Rosiers, J. (1999). Hôtel Amazonia. *Brèves littéraires*, (51), 102–111.

JOËL DES ROSIERS

Hôtel Amazonia

Personne ne m'avait prévenu du sort réservé aux enfants crédules. Fasciné par les mappemondes, l'oeil écarquillé contre les manuels de géographie, je croyais que Cayenne avait été fondée par les habitants des Cayes, ma ville natale, dont les habitants s'appellent Cayens. Malgré les années, je retrouvais le mythe de mon enfance lorsque l'avion survola l'Amérique du Sud. À travers les hublots hantés d'ozone, je pouvais mesurer la démesure océane de la traite, en cette année commémorant l'abolition de l'esclavage. Du grand large me pourchassaient les fantômes que je confondais avec la raison. La lumière seule réanimait les êtres de souvenir. Ma mémoire saturée de fatigue s'attardait. Sous le ventre de l'appareil, l'espace et la lumière s'agglutinaient... L'avion frôlait les îles désirées, lointaines conditions de l'écriture dans sa distance.

Il me semblait n'avoir jamais fait une traversée aussi émerveillée, ou était-ce le décalage horaire qui engourdissait mes sens, si bien que lorsque je vis le bleu de la mer s'estomper sous les fleuves boueux qui charrient lentement le limon des forêts d'Amazonie, je n'ai pas cru au progrès qui réduit les écarts, encore moins à la vitesse de la machine perchée qui, dans un hurlement

euphorique, débordait des nuages, touchait la terre rougeâtre de la Guyane tandis que la forêt dense s'avavançait aux limites de la ville. Je la reconnaissais sans l'avoir jamais vue. L'hôtesse laissa échapper d'une voix qui me sembla irréaliste des mots de bienvenue à l'aéroport de Rochambeau.

L'enfance est d'immortalité; ces cahiers d'écoulier, ces récitations de capitales de pays nous faisaient rire tout en attirant le regard courroucé de l'instituteur qui nous menaçait de notes empourprées, de commentaires furibonds: « Votre écriture d'insecte ne vous autorise point à mettre deux "l" à Guyane. » Mais il nous transmettait pour longtemps la passion de la langue et l'amour de ses formes précieuses.

L'aéroport de Rochambeau rosissait sous les cercles de lumière. De tous les lieux de passage, je n'ai de défaillance que pour les aérogaes, pour leurs panneaux *arrivées* et *départs* qu'ils arborent de manière discontinue et donc contradictoire mais qui joignent les deux profils d'une même vie.

Un petit homme rondouillard, prématurément chauve, fumait, accoudé. En poste depuis deux ans, Fulbert Médéric était consul général d'une île de la Caraïbe. Tandis que nous nous serrions la main, il se rappela que nous nous étions déjà rencontrés à Paris. Le consul embarqua lui-même mes affaires dans sa quatre-quatre bleue aux vitres teintées, fit les remarques d'usage sur la beauté des métisses, la chaleur, l'humidité, commenta la situation politique, glorifia la

musique vaudou en introduisant illico une cassette dans la radio. Nous quitions l'aéroport.

Le nom de Rochambeau surgit du tréfonds de ma mémoire avec une inquiétante étrangeté... était-ce le nôtre ? Le consul général s'esclaffa. C'était bien le nôtre. On avait voulu honorer la mémoire du général le plus détesté de la guerre d'indépendance, vilain de l'expédition de Saint-Domingue qui, à la chute de la colonie, se réfugia en Guyane. Avant de mourir, le maréchal Leclerc, beau-frère de Bonaparte, avait désigné pour le remplacer le plus ancien divisionnaire de son armée, Donatien Marie Joseph de Vimeur, vicomte de Rochambeau. Il revint à Saint-Domingue en février 1802 pendant la plus grave période de désolation. Devenu commandant en chef de l'armée française, il assista impuissant aux ravages de l'épidémie de fièvre jaune décimant ses troupes, tuant plus de quarante à cinquante soldats quotidiennement. Le Cap et Port-au-Prince étaient transformées en villes de la mort. Nul choix ne pouvait être plus malheureux pour la France. En réponse au courage et aux triomphes des soldats indigènes qu'il considérait comme des brutes sans âme, Rochambeau appliqua des méthodes de torture d'une barbarie inouïe qui souillèrent pour toujours les annales de toute nation prétendant à la civilisation. Plusieurs des actes de ce Néron de Saint-Domingue témoignent de plaisir morbide confinant à la folie. Peut-être les incidents les plus révoltants de ces jours de barbarie concernaient-ils les chiens. Le général importa de Cuba des molosses dressés à la chasse aux nègres marrons et en fit de sanglants

auxiliaires. Les chiens étaient préalablement affamés puis, afin de les exciter, on leur donnait à dévorer les entrailles encore tièdes des suppliciés noirs. Durant la bataille de Petit-Goâve, des chiens importés de La Havane par le vicomte de Noailles, accoutrés de soies, de rubans et de coiffures extravagantes aux couleurs des falbalas de l'aristocrate, furent lâchés par leurs maîtres sur les rebelles indigènes pour se retourner contre ceux-là et les attaquer.

L'histoire des colonies me rattrapait. Nous arrivions à Cayenne. Le consul général me déposa à l'hôtel. Nous convînmes de boire un verre en fin d'après-midi. La ville était étrange, silencieuse, assoupie. Ses habitants avaient disparu. Le soleil couchait les ombres, les maisons rougeoyaient. Je revoyais mon enfance, cet univers créole déchiré entre deux langues, composé de meubles d'acajou, de chats, de crabes en aubergines, de contes et de grands-tantes dont l'une, Pénélope, à la voix un peu chantante, jouait inlassablement sur un piano noir *Air pour les esclaves africains*. Une étrange connivence s'installait entre ces lieux et moi dont je ne pouvais mesurer les contours. J'étais pourtant sans nostalgie, sans larmes. Les traces laissées par les êtres qu'on a aimés demeurent hallucinantes, vivantes. Cayenne, la ville imaginaire de mon enfance, frémissait en moi, immortelle, contrefaite.

La nuit était tombée, drue, sur la place des Palmiers. On m'avait prévenu de ne pas m'aventurer seul, à cette heure passé minuit des chiens faméliques, des hères, des prostituées brésiliennes, des drogués de la Guyane

anglaise aux regards allumés. Tout un peuple de ténèbres longeant les murs, coulait dans la nuit, prêt à arraisonner. Dans mon sommeil, je ne pouvais dormir. Tous ces fuseaux emmêlés dans mon esprit. Le vigile me lança un regard mécontent, quelque peu inquiet, lorsqu'il me vit franchir les portes du hall de l'hôtel. Quelques joueurs attardés sur la place jouaient aux cartes à la lueur d'une bougie et se redressèrent sur mon passage sans ciller. Un bruit se fit entendre. Je sortis un carnet pour écrire.

Elle parlait avec une certaine absence dans ses gestes. Tenant à la main une photo me représentant ainsi qu'une notice bibliographique inutilement flatteuse qu'elle avait trouvée sur la Toile, elle disait s'être renseignée sur l'identité des écrivains invités et voulait une dédicace. Je lui aurais inspiré des lettres qui m'étaient adressées mais qu'elle ne m'aurait jamais envoyées. Se rendant au Salon du Livre pour me rencontrer en personne, elle n'était venue, contrairement à d'autres, que pour le motif précis de solliciter une dédicace. Pour elle, ma double profession de médecin et d'écrivain me conférait une connaissance exquise des hommes, de leur douleur; je révélais à autrui mon immense désir de guérir et cette connaissance des autres supposait une fascination pour le malheur, ce qui lui suffisait à m'accorder sa confiance. Elle voulait que j'écrive pour elle seule sur la carte illustrée d'un tableau de Matisse intitulé *Jazz* qu'elle avait expressément déposée sur la table, une sorte de portrait, une dédicace qui exposerait sa vérité, sa lumière, ses ombres. Elle me croyait capable de tirer, dès le

premier regard posé sur elle, une chose sans nom, immémoriale qui la distinguerait des gens alentour, bien qu'elle fût pour moi une étrangère. Bien qu'elle n'ait lu aucun de mes livres, elle avait entendu à la radio, lors de l'émission consacrée aux écrivains de passage, ma voix qui s'était insinuée en elle et plus encore les traits de mon visage qu'elle avait parfaitement mémorisés pour pouvoir me reconnaître. Elle se réjouissait que je sois, enfin, un écrivain qui ne se prend pas trop au sérieux. La chasseuse de dédicace séjournait à Cayenne depuis peu en quête de changement, peut-être par anticonformisme, car elle s'ennuyait et plus sûrement pour une raison qui lui était inconnue. À cause de ma double vie, je devais, croyait-elle, assumer tous les risques y compris celui de répondre à son désir, qu'un écrivain possédait la capacité de sonder les âmes, de pouvoir ressentir à la place d'autrui l'amour excessif qui menace et le ravage des sentiments qui ne lui appartiennent pas en propre. Au surplus, elle faisait valoir qu'elle pouvait être malade, souffrante, se trouver en état de détresse même à son insu et que son désir, malgré l'insolite de la situation, pouvait correspondre à un symptôme, un signe, alors qu'elle ne songeait pas à formuler ce que ma présence déclenchait. Son nom ressemblait à ...lijah Oserris, un faux nom mais néanmoins le sien vu qu'elle souhaitait se présenter sous ce nom. Il fallait que l'orthographe de son nom fût respectée sans quoi la dédicace serait adressée non pas à elle en personne mais à une autre dédicataire; elle ne saurait figurer, prétendait-elle, dans la théorie de ces inconnues à qui j'ai dû jadis offrir des livres dédicacés.

Je ne devais la questionner sur rien, ni sur son passé ni sur les motifs de sa présence en Guyane ni sur sa vie affective mais, depuis son arrivée, elle était devenue l'amante d'un consul, poète et homme de lettres qui fantasmaient sur la beauté et la couleur des prostituées du Surinam. À Paris où elle avait habité, elle avait partagé un appartement avec un homme plus âgé qu'elle, universitaire dont elle avait longtemps corrigé les publications mais il semble que c'était l'être le plus abject que la terre ait jamais porté, qu'il lui avait fait l'amour sans sincérité, pour la détruire et la dominer, sans la caresser. Cette liaison était chose du passé, mais ses remords revenaient la hanter toutes les nuits, car elle couchait avec ses amis les plus proches, le trompait au vu et au su de tous. Aujourd'hui encore, un vice secret lui faisait désirer sans cesse le regard des hommes. Elle ajouta que je pouvais évoquer la peine d'amour, imaginer qu'elle était condamnée au bagne ou toute autre raison comme motif de sa présence en Guyane mais elle ignorait tout des lettres errantes qu'elle m'avait écrites sinon qu'elle souffrait incomparablement plus de la manière dont elle les avait écrites. Bien qu'elle soupçonnât de la part de l'écrivain une funeste propension à utiliser la vie de ses semblables, elle se rassurait, car je m'abstiendrais et résisterais à la tentation d'exploiter son existence insignifiante mais, de toute façon, en tant que médecin, je demeurais soumis au serment inaliénable de ne jamais divulguer les replis des âmes qui se confient. La dédicace me fournirait l'occasion de me défaire de quelques illusions, car j'allais écrire maintenant sans dire tout ce qu'elle m'inspirait; tout d'un être ne se

prend que dans le regard. Elle poursuivait que si je possédais un don pour la littérature, seule la vocation avait fait de moi un médecin, car j'entendais la voix exaspérée enfouie dans le corps des autres, indémaillable de ce qui l'emporte, engloutie dans la souffrance qui est sa source. Le corps d'autrui hèle. Je ne devais pas hésiter à surmonter l'une des plus grandes folies, celle d'écrire et de guérir, celle inimaginable de dire le corps, au risque d'être envoyé à l'asile d'aliénés, celle d'écrire tout ce qu'elle m'inspirait, situation idéale puisque j'ignorais tout d'elle, je ne devais pas hésiter à utiliser tout ce que la médecine m'avait révélé du corps, de la voix qui y résonne, de l'âme silencieuse du corps, de son corps, puisque de la façon la plus banale, j'étais à sa merci mais que par là, elle me fournissait des joies plus fortes que la pensée et la réflexion pour répondre d'une manière calme, surtout sans emphase, car l'emphase tue l'émotion.

J'appris d'elle que Cayenne, un terme de marine en usage dès le XIV^e siècle, signifie caserne servant aux marins en attente d'une destination, que cette ville capturée par les Hollandais, puis libérée, fait partie des Îles du Salut devenues bagnes et que je ne devais pas, pour connaître cette histoire si belle et douloureuse, me fier aux livres, car la culture d'un peuple n'est pas uniquement livresque mais je devais me fier plutôt au déclin du soleil, à l'allongement des arbres sur la place des Palmiers, si l'on me laissait sortir du Salon avant la tombée de la nuit.

Elle lisait dans ma photographie que j'avais l'esprit plein d'images de l'enfance, que ma mère m'aban-

donnait aux bonnes dans une maison de campagne hantée du bruit des bielles, des chaudières à vapeur et du barrissement des alambics, que je portais, en dépit des années, la même coupe de vêtements, le même noeud papillon resserré avec la nonchalance des affranchis et, qu'à bien des égards, j'étais bien plus nostalgique que je ne voulais l'admettre puisque rien, pas même mon regard n'avait changé alors que ma photographie était devenue sa chose spirituelle; elle craignait que les personnes autour de moi ne cherchent à dérober ma *semblance*.

Elle avait été plutôt belle, avoua-t-elle, mais la légère diminution de sa beauté ne devait pas discréditer sa demande; elle comptait sur mon éducation bourgeoise pour lui épargner l'affront de l'anamnèse bien qu'elle fût prête à révéler le malaise vague dont elle souffrait depuis peu, comme happée par une spirale nocturne, ne pouvait plus parler sa langue maternelle qui devenait fantomatique, presque étrange dans sa bouche, mais elle était soulagée par les intonations douces de voix d'hommes qui la sortaient de ce coma éveillé, ce qui jetait une lueur trouble sur son appétence pour les hommes et que chaque jour, elle passait de longues heures à flâner parmi les tables jonchées de livres jusqu'à l'annonce de la fermeture imminente du Salon.

Puis, elle parla très rapidement. Elle m'avait tout de suite désiré, j'avais baissé les yeux lorsque j'étais entré dans la chambre d'hôtel et l'avais trouvée nue, désemparée, accroupie sur le lit. Cela l'avait touchée, car selon elle, les poètes n'ont pas de vie intérieure,

ils n'ont que la pudeur; elle avait surtout apprécié que j'aie la décence de ne pas lui demander, la trouvant nue dans mon lit, pourquoi ou comment elle était entrée et ce qu'elle faisait là, car c'était une femme honnête et que sa nudité pouvait être le signe de l'amour, que tout amour est durable même éphémère et qu'un amour qui finit comme ça n'était pas l'amour. Ces questions aux réponses simples auraient aggravé son embarras puisqu'elle se trouvait dans l'obligation de trahir les accointances dont elle bénéficiait étant la maîtresse du consul général. Passé les premières minutes, je ne lui aurais rien demandé, je feignais seulement de reconnaître la dédicataire présumée du Salon, mes traits ne trahissaient aucune surprise, je n'avais prononcé aucune parole me contentant de m'asseoir au pied du lit sans la dévisager et qu'au moment d'allumer RFO, la télé repassait plusieurs fois par jour et même la nuit l'émission qui m'était consacrée, celle où je déambulais dans les rues de Cayenne en la comparant aux Cayes. Après une brusque saute d'intensité, la lampe de l'écran cathodique s'est éteinte d'un seul coup plongeant la chambre dans l'obscurité, puis des étincelles ont jailli tandis qu'une fumée âcre emplissait la chambre. C'est alors qu'elle dit que la liasse de feuilles déposées sur le téléviseur avait pris feu, que ça racontait l'histoire des bijoux en or montés dans unealebasse qui la nuit remontait le fleuve Maroni, que c'était le manuscrit des histoires réalistes merveilleuses du consul général dont elle était devenue, comme naguère à Paris lorsqu'elle rédigeait les articles de son amant universitaire, la nègre.